

## Une perpétuelle affaire amoureuse

On peut très bien effectuer 50 kilomètres par jour sur un mini-vélo sans se fatiguer, sans même suer. Si la pente est trop forte, on marche à pied, à côté, tranquille. On traverse la France en moins de trois semaines. Un mini-vélo se range dans une consigne de gare, se monte dans un bus, ne se vole pas et surpasse en robustesse bien des modèles plus sophistiqués. Il n'attire ni le regard, ni la conversation des sportifs, ce n'est pas un engin de compétition. De même qu'il écarte le baroudeur et n'inquiète jamais l'autochtone qui se méfie du vagabond. Mon MOTOBECANE à moi, il sent bon le débarras d'une maison familiale de province, vaillant mais oublié. Il servait encore une ou deux fois par an, une cousine ou un neveu l'enfourchait vite fait pour aller chercher le pain ou faire un tennis au bourg voisin.

Puis on vend la maison. Quelques jours avant, les hommes de la famille arrivent dans un camion trop petit, alors on trouve une place pour l'armoire en bois, massif ou non, pour d'autres objets aussi, mais pas pour ce vélo, jamais assez mini, plus du tout mode, aucun galon de bicyclette et surtout sans vitesse. Dans le monde-de-tout-de-suite, ça ne pardonne pas. Il finit sur un trottoir le jour des encombrants, avec sa béquille, sa couleur orange 1973, ses sacoches en skaï, son nécessaire à réparation sous la selle et la pompe à sa place d'origine, le long du porte-bagages.

C'est le premier mardi du mois, en avril à Saint-flour, (alt. 783 m) un soleil joueur culbute sur le Cantal et vient mêler ses rayons à d'autres, pas même oxydés. J'admire pour la première fois ma merveilleuse monture, ma belle affaire, puis je l'enfourche, quitte Saint-Flour sans réfléchir et dévale mon premier col à vélo, la tête affolée, la gorge qui pique, les yeux qui pleurent et les mains douloureuses à trop vouloir serrer.

Voilà comment, après quelques escales techniques, je double à fond les manivelles le train de nuit qui vient de traverser la lagune et freine pour entrer en gare de Santa-Lucia ce matin-là.

- Oh ! Regardez ! un type en vélo dans Venise !
- On n'est pas tout à fait dans Venise et c'est pas tout à fait un vélo.
- Il va plus vite que nous !

Il disparaît dans l'instant et le mot VENEZIA en blanc sur fond bleu le remplace sous mes yeux. Nadia insiste :

- Si c'était pas un vélo, c'était bien imité !
- Pas tout à fait j'ai dit ! C'est un mini-vélo, t'as pas connu, t'es de la génération VTT. Ma tante du Cantal avait le même, pendant les vacances j'allais chercher le pain ou même jouer au tennis avec. N'empêche, un mini-vélo en Auvergne, fallait être courageuse.
- Il y a des vélos dans Venise ?

Je dévisage Nadia, elle ne plaisante pas.

- Bien sûr, et puis aussi des pédalos, des mobylettes et des planches à voile sur les petits canaux.

Sa figure se fige, son corps entier se retourne vers la fenêtre, son sourire se ferme. Je ne sais pas être bienveillante. Je m'étais pourtant promis de faire un effort, c'est peut-être la nuit dans le compartiment avec les filles et les confidences de gamines échangées dans le noir, la hantise de me retrouver à nouveau plantée dans cette ville, mais seule. C'est mon côté froissé du matin quand je ne peux pas me prendre une douche. Sale comme un homme, alors je pique.

On oublie tout. J'ai vérifié déjà.

En haut des marches de Santa-Lucia, on laisse tomber nos sacs. Les filles se changent en petites filles et battent des mains. Je ferme les yeux, l'odeur de fleuve me chavire. Je les ouvre. L'eau bascule dans le ciel, la pierre se renverse

sur le canal, les gens mélangent une palette de bleus et de rouges, le soleil pétille sur tout, vaporise le décor jusqu'à le rendre flou.

A moins que ce ne soit mes larmes.

J'ai mis mon costume, pas si infroissable que ça. J'ai attaché mon MOTOBECANE à un solide réverbère. Les sacoches (*avec tout mon matériel de camping...*), la pompe, la selle et le nécessaire de réparation sont entassés dans un grand baluchon que je viens de déposer à la consigne de la gare, (*15 euros 50 pour huit jours...*) je n'ai gardé qu'un petit sac avec quelques affaires de toilette, un change, deux ou trois livres, un baladeur, un poste de radio et une enveloppe contenant la moitié de mon argent.

Dans une poche de ma veste sont rangés mes papiers d'identité et une carte de crédit internationale correspondant à un compte dont le dernier relevé indique quatre-vingt huit euros et cinquante-huit centimes. Il précise en outre qu'un découvert de sept cents euros peut m'être royalement accordé si je consens au paiement d'intérêts pharaoniques. Dans l'autre poche, j'ai l'autre moitié de mon argent c'est-à-dire sept cent cinquante euros. J'emporte toute ma fortune avec moi. D'après mes calculs, je n'aurai plus rien dans une huitaine de jours environ, dans une dizaine de jours au mieux... Je vais carboniser six mois d'économies sévères.

Le voyageur en mini-vélo consomme peu, mange souvent froid, dort dans un minuscule dôme vert olive, se lave au robinet des cimetières ou au hasard des piscines municipales. Il se vêt et entretient son matériel au fil des vides greniers croisés sur sa route.

L'excursionniste en vélo pliant est un rude gaillard habitué à la vie champêtre qui fuit les gardes du même nom mais affectionne néanmoins les forêts domaniales et les lieux inféquentables pour les automobiles.

Il aime Venise donc.

Le cycliste disposant d'une bicyclette rétractable s'autorise parfois des amitiés passagères et ne dédaigne pas se faire inviter à manger. (*Jamais à dormir... c'est un principe*). Dans ces conditions spartiates mais vivifiantes, notre cyclotouriste à monture flexible peut assez raisonnablement vivre avec la moitié d'un revenu minimum d'insertion et ainsi thésauriser l'autre en vue d'agapes plus dispendieuses.

Je traverse le hall de Santa-Lucia en souriant. Si quelques nobles d'état savaient de quelle façon je gère ce pécule généreusement accordé par le gouvernement, ils auraient tôt fait de me le confisquer.

A la vérité, je me sens un peu comme le même qui va passer tout son argent de poche dans les manèges.

Je retiens mon souffle avant de sortir puis m'oblige à regarder mes pieds en descendant les deux premières marches. Enfin, je pose mon sac et je m'assieds avant de relever les yeux.

Des milliers de livres rejouent la scène, des centaines de tableaux, de chansons, de saisons racontent ici. Ma vie même, sa plus belle part, la jeune mémoire qui m'en reste s'interposent dans la lumière de septembre. J'ai beau me dire que je reviens pour moi, de sérieuses ombres s'invitent. Alors pour ménager mon cœur et sans doute éviter de me casser la figure, mes yeux retournent à mes chaussures et ne les quittent plus jusqu'aux premières marches du pont de SCALZI.

Je suis venue seule.

Mes collègues m'entourent, ce sont des amies aussi, on aime bosser ensemble, notre agence est la meilleure de la région. La preuve, nous sommes ici. J'aurais préféré Barcelone ou Prague. On a bien vendu du rêve, ils nous récompensent en nous offrant notre part, ce n'est plus le mien mais les copines ont tellement crié autour de mon bureau que j'ai fini par accepter. Je les regarde s'extasier devant

notre hôtel, un endroit très beau sur la Fondamenta della Senza avec un appontement prévu pour les bateaux taxi. Deux grandes barres torsadées en rouge et blanc plongent dans le canal, une boule dorée miroite comme un gros bijou à chaque extrémité.

- On va dormir dans un théâtre !
- Appelez-moi princesse !
- Le guide dit que cet hôtel est la garçonnière préférée de tous les héritiers fortunés de la planète.

« Ce guide te prend pour une oie... » Non, j'ai juste imaginé la réplique, je n'ai rien dit. Nous nous installons pour quatre nuits dans cette bonbonnière, je nous vois déjà abuser du Soave et regagner nos chambres, grisées et molles après minuit. Oui, nous allons vivre dans un décor de théâtre et j'ai mon rôle à jouer : La bonne copine.

La répétition dans le train n'a pas été brillante. Je dois faire un effort de composition. Je dois faire un effort.

Je ne suis pas venue seule.

Elle a l'air effaré, ce qui lui arrive la dépasse. Elle est perdue et le devine. Dans un coin on a oublié une scie et quelques planches, le lit fait envie, le velours rouge donne un côté cossu à cet intérieur plutôt éreinté. La jeune femme semble crier, elle replie le bras devant son visage comme si elle voulait être épargnée par tout ce mystère, cette peine aussi. Elle a raison. Deux millénaires d'une violente incompréhension et l'éternité pour s'y faire. Je ne veux pas la quitter.

Plus tard quand même je vole.

On peut prendre un grand miroir et le basculer vers le plafond. Notre cerveau est un peu bousculé au départ, puis on se mêle aux anges. De grandes coupoles orientées vers le haut diffusent une chaude lumière vers les nuages et les dorures. C'est un certain Monsieur Fortuny qui a mis au point cet éclairage

étrange, merci à lui. Je reste longtemps à moitié allongé sur une chaise à regarder le plus grand des tableaux de Monsieur Tintoret. Au pied de la croix, on peut penser qu'elle dort, ou qu'elle pleure. Au rez-de-chaussée un ange vient lui annoncer son rôle impossible. A l'étage, elle n'en peut déjà plus de douleur et de pleurs. Ce n'est qu'un début, les combats continuent.

Je m'en veux d'être triste et païen. En sortant, je salue encore une fois la belle annonce et puis le soleil me cueille sur les marches blanches de l'école de Saint-Roch. Bon, je grignote une part de pizza al diavolo pour compenser un peu cet instant de pure bondieuserie.

Je reprends ma vie tranquille dans cette ville où rien ne roule plus vite que le pas d'un homme.

Nadia me bouscule. Les autres aussi, au bout de chaque ruelle. J'ai dit « bonne copine » pas punching-ball. Elles veulent toujours me montrer quelque chose d'incroyable, une fabrique de gondoles, un pont curieux, une paire d'espadrilles de marque à un prix déraisonnable, une octogénaire vénitienne pimpante, une église qui s'appelle Pantalon. Elles délirent en « chapelle Chemise » et autre « cathédrale Chaussette » Quelques coups de coude dans mes côtes ponctuent leurs trouvailles. On a mangé des pâtes parce qu'il fallait manger des pâtes, on a nourri les pigeons de Saint-Marc parce que c'était obligatoire, on a ri devant une grosse dame qui montait à l'assaut d'une gondole et ce n'était pas bien, on a piétiné du pavé, léché de la vitrine, dévoré la lagune, tout voulu voir, tout voulu croire et je les ai trouvées tendres, mes amies. Les pieds ballants au bord des canaux, le cornet de glace rêveur, les pas de danse esquissés au milieu des campos, la bouille enjouée et bienveillante. D'accord, nous sommes touristes, on se délure, on s'esclaffe, on s'affale avec la même désinvolture idiote que tous les étrangers qui passent. On ne s'invente rien d'autre. Aucune de nous ne peut se vanter d'une histoire qui lui aurait évité de s'asseoir seule sur le parvis d'une

église. Aucune de nous n'a même cherché à s'en imaginer une. La belle modernité, les esseulées s'agglutinent à la fin du jour sur les terrasses encore chaudes des quais de Venise et elles se paient le luxe d'y être heureuses.

Nous débouchons sur une place où les tables des cafés se serrent le long des façades, un endroit charmant dans le soleil du soir, qui porte quasiment le nom d'un cocktail de jeune fille : Campo Margherita, Je réclame une pause et elle m'est accordée. On investit alors un salon de jardin en métal rouillé coincé parmi tant d'autres et puis plus personne ne bouge.

Nous voilà prêtes à goûter les ombres, savourer la fatigue de nos existences puis regagner enfin nos chambres, grisées et molles après minuit.

Elle a l'air absent et le sourire de grand-mère quand elle nous racontait une plaisanterie de même. Effacée à même le sol, ce qui lui arrive la dépasse complètement. Dans sa main, elle semble avoir oublié une assiette en plastique rose contenant quelques images pieuses, le visage reste lumineux, ses yeux ne cherchent plus le regard du passant, c'est lui qui ne peut s'empêcher d'aller croiser cette existence aplatie. La vieille femme est pliée sur la pierre de la rue, elle ne referme même pas les jambes. Elle ne tient pas à être épargnée par la vie, trop tard. Il ne suffit pas de mendier, encore faut-il courber jusqu'à la douleur son imploration. Avec cette peine aussi, que son sourire hiératique rend insupportable. Venise est une ville violente, qui dépose sur ses pierres une misère hors du temps, donc définitive. Je ne veux plus la regarder, ou bien pas encore.

Je suis touriste. Misérable bientôt.

La monnaie de la pizza tinte dans ma veste, Je recule et dépose trois euros sur les icônes. La vieille dame me tend une image et un sourire rien que pour moi avant même que j'aie eu le temps de fuir.

Je m'apprête à refuser et m'embrouille dans mon aumône. J'empoche un marque-page de missel juste avant de m'enfuir.

Je dois marcher plus et penser moins.

Il va falloir que je parle à quelqu'un, Rien de tel qu'un monologue intérieur et la fréquentation des églises pour transmuter un quelconque pékin en un sévère dévot. Revenons donc à un matérialisme minimaliste. J'ai soif.

Et puis voilà, je crois que je vis dans un monde où les gens qui regardent vont devenir plus nombreux et toujours plus malheureux que ceux qui vivent. Sauf ici. Dévisager la vie pour de vrai en arrêtant de bouger, c'est quand même heureux.

Et c'est peut être ça le bonheur d'un tourisme de fainéant, « l'Italie à la paresseuse » comme dirait Monsieur Calet, on est peu à regarder beaucoup qui s'agitent... c'est une sorte de télé à l'envers. Désenchantement. Je ne suis quand même pas le seul à ne rien vouloir faire. Campo Margherita, Les terrasses sont pleines et il faut que j'attende qu'un petit couple décide de quitter enfin ce grand champ de feignants pour pouvoir m'y asseoir.

Je commande un spritz, j'en avais envie depuis au moins six mois, c'est peut-être la couleur étrange de ce breuvage qui a guidé mon mini-vélo (orange aussi...) jusque sur la lagune. Je sors mon porte-monnaie et tombe sur ma petite bondieuserie, une image de communiant, en l'occurrence, il s'agit d'une communiant, une petite fille photographiée en noir et blanc, les mains jointes autour d'une bougie, la niaiserie habituelle.

*« Merci Mon Dieu de m'accueillir dans ta lumière »*

*Axelle MONSAN, Le 7 juin 1977*

Dans quel missel a-t-elle traversé les Alpes ? Au dos, un tampon indique :

Docteur Pierre MONSAN  
41 avenue des Frères Lumière  
69 LYON

La vieille mendicante dispose-t-elle ainsi d'icônes en provenance de toute l'Europe ? Suis-je sur le point de découvrir un vaste réseau de blanchiment



d'images pieuses ? Et puisqu'il est question de communion, sommes-nous à l'aube d'un scandale qui éclaboussera tout le Vatican ?

C'est affreux ! Et c'est sur moi que ça tombe cette odieuse affaire de traite d'images de pucelles extatiques, une bougie à la main... Je serai maudit à tout jamais par l'Eglise... C'est encore Bibi qui va se retrouver excommunié, tout ça pour avoir fait l'aumône à une vieille qui avait les quinquets de ma grand-mère...

C'est incroyable comme tout m'arrive. Mon spritz en a profité pour disparaître et il me faut maintenant trouver un hôtel raisonnable, pas facile dans Venise...

A la table d'à côté, quatre femmes énervées gloussent autour d'une cinquième qui fait une de ces têtes, comme si elle avait vu l'archange tomber dans mon apéritif, les autres s'esclaffent et se donnent du coude,

Je quitte ma table et fais bien.

Il suffit de marcher jusqu'à la plus proche ruelle pour se faire encore une fois happer par la ville.

Une vieille Italienne charmante ouvre la porte d'une petite chambre mansardée puis s'efface pour me laisser entrer.

« It's OK ? »

La plupart des Vénitiens parlent anglais à tout le monde, Français inclus. Tant pis pour le carnaval, à 350 euros la semaine, je suis comblé. Il y a même deux plaques électriques posées sur un frigo et un coin douche spécial gnome... Je suis paumé dans le ghetto Nuovo. Je me moque de tout, je peux rester ici.

Dernière semaine touristique avant la cloche, plus tard, il faudra trouver un abri pour laisser passer l'hiver, le mini-vélo est une invention géniale mais on ne peut pas dormir dedans.

J'ai dîné d'une part de Lasagnes et je me suis couché tôt, mes jambes me rappelaient les derniers kilomètres pédalés mais surtout chaque ruelle et chaque marche de pont arpentées dans l'après-midi. J'ai passé une nuit suffisamment mauvaise pour me réveiller trop tôt.

Je suis matutinal, donc pas vraiment touriste, le quartier n'est pas taillé pour eux d'ailleurs.

Je remonte le Cannaregio pour me retrouver les pieds ballants face aux cyprès du cimetière de San-Michele. Je regarde la proue des vaporetta et cet air de cyclope que leur donne un seul gros projecteur vissé sur le pont avant. J'ai l'impression d'être dévisagé par des monstres marins : « Qu'est-ce que tu fais là? » semblent-ils dire... Et de rien répondre. Comme si j'avais loupé quelque chose, moi qui n'ai réussi à rien. Avec deux semaines pour oublier des années... et puis rentrer enfin dans ma panoplie de clochard.

J'aurais dû vivre comme un jazzman. Foutre ma vie en l'air très tôt et sans désespérer personne. N'être aimé que pour mon bruit, en faire trop, mais toujours et que ça, ne jouer qu'une saison en enfer et en être fier, enfumer la moitié de la planète ou juste un couloir de métro avec ma trompette, comme un jazzman. Finir jeune et parfaitement détruit. Ne laisser que les drapeaux dans les caissons des bars. Que des misères et des bruits inoubliables. Comment est-ce possible d'être si triste dans un endroit si beau ? Comme tous les pauvres qui savent si bien le rester, ceux qui n'ont plus vraiment de vie à gagner. Je frappe comme un gosse énervé mes talons contre le rebord du quai. J'ai tort. Je devrais ménager mes chaussures, elles ont un mauvais hiver à passer.

Je l'ai retrouvé, c'était inespéré. On se piétine dans Venise.

Il me doit des explications. Je n'ai pas bien dormi mais je n'ai rien dit aux filles. Ce type se promène ici avec ma photo de communiant dans la poche. Je ne sais même pas comment l'aborder... « Bonjour, je m'appelle Axelle... » Et puis, de quoi me parlera-t-il ? D'un vieux roman de Pierre BENOIT ? » Je lui dirais aussi combien je déteste mon prénom... Vu d'ici, en goguette au bord du quai, il ressemble à un clochard. Ce n'est ni son âge, ni sa tenue, juste sa posture, il a cet air paumé des gens qui n'attendent rien, comme ceux qui rentrent dans l'agence et ne parviennent pas à t'avouer qu'ils veulent partir seuls, qu'ils ne peuvent

partir que seuls, qui sont seuls pour partir et qui s'en reviendront seuls aussi.

J'ai même eu parfois l'envie d'être seule avec eux, plutôt que de l'être avec moi. Mauvaise idée, maintenant, je le sais. Chère leçon. Il me dévisage, se demande pourquoi je le dévisage...

« Excusez-moi, nous nous sommes croisés... »

J'ai déjà vu cette femme, sur la terrasse hier, elle n'avait déjà pas l'air bien, elle est encore plus pâle... je défile à vitesse grand V mon trombinoscope personnel... trop jeune pour une connaissance de lycée ou de fac, pas assez sophistiquée pour une amie de ma femme, une ex collègue ne m'aurait pas abordé, ces derniers temps, celles-ci parvenaient tout juste à me croiser d'un regard vide dans un couloir désert, comme une pure transparence froide, de celle qui vous dépossède, alors sur un quai de Venise, je ne les aurais même pas devinées...

« Je veux dire que ce n'est pas mon habitude de... »

De quoi déjà ? D'être aussi ridicule ? Et cet ahuri qui se demande ce qui lui tombe dessus, avec la tête qu'il a, c'est pas tous les jours qu'une femme l'aborde dans la rue, il va se faire des idées et j'aurai un mal fou à m'en débarrasser après... Après quoi ?

« Excusez-moi Monsieur mais vous êtes bien Français ? Parce que nous nous sommes vus hier... »

J'acquiesce d'un coup de tête pas trop rassuré, Je sens qu'il est trop tard pour jouer les étrangers, je peux encore moins me faire passer pour un italien.

« Oui, vous vous rappelez, hier, sur une terrasse du campo Margherita... »

Ca y est, j'ai trouvé, elle s'est fait voler son sac, il y a erreur, elle va alerter la police... Si les carabinieri prennent le soin de vérifier mon identité et mes ressources, même avec le peu de liquide que j'ai sur moi, je me fais enfermer pour vol à la tire. Je me relève doucement, il sera toujours temps de courir,

« Oui ? Je vous reconnais ; Il y a eu un problème sur la terrasse hier ? Vous avez perdu quelque chose et vous pensez que... »

On dirait qu'il a peur, il n'est peut-être pas très net, ce genre de ville est un vrai bouillon de culture pour ce genre de type, il va me filer entre les doigts.

« Non, je veux dire, vous avez quelque chose à moi mais ce n'est pas... Enfin, c'est plutôt incroyable... je ne comprends pas pourquoi ni comment vous avez... »

Là, je suis mal, en plus, je me suis fait coincer entre le ponton et le quai, je ne peux pas m'enfuir sans la bousculer, il commence à y avoir du monde qui passe, si elle crie, je suis bon pour avoir la moitié de Venise à mes trousses. C'est foutu, le bord de ses lèvres blanchit, ses yeux s'affolent, elle s'approche encore jusqu'à toucher mon avant-bras. C'est peut-être une nouvelle façon plus tordue d'extorquer quelques billets au touriste moyen, je me ravise mais ça ne me rassure pas. Je n'ai rien du touriste moyen, je sais à quoi je ressemble, je connais ma transparence, je l'ai déjà éprouvée, qu'est-ce qui lui prend à cette bonne femme d'apercevoir d'un seul coup l'homme invisible ?

« Je crois qu'il s'agit d'un malentendu, je n'ai rien qui vous appartienne... Je n'ai peut-être pas l'air très riche mais je ne suis pas un... »

Tiens ! Le voilà déjà sur la défensive, je fais deux pas en arrière, il ne faudrait pas qu'il me balance dans la lagune avant que j'aie eu le temps de parler.

« C'est-à-dire qu'hier, sur la place, vous avez sorti une image... »

« De communiante, oui, c'est une vieille dame qui me l'a donnée en échange d'une petite pièce. »

« C'est moi ! »

« Ah ! Non, elle était beaucoup plus vieille que vous ! »

« La communiante ! »

« Pardon, mais la communiante semble nettement plus jeune ... »

Ses yeux pétillent tandis qu'il tourne autour de moi.

« Vous parlez d'une image pieuse... je ne l'ai plus sur moi, elle me sert de marque page pour un roman, un texte court, d'Eri de Luca, j'y vais doucement,

le texte me plaît, je devrais repasser à ma chambre, c'est à deux pas... il suffit de reprendre par la piazzetta... »

je la sens qui panique, mon dieu que c'est bon d'imaginer une femme imaginer... Elle consulte sa montre pour se laisser le temps de réfléchir.

« Excusez-moi, je... »

Décide de la sauver...

« Ecoutez, je vous dépose cette image où vous voulez, ou bien je la poste à n'importe quelle adresse que vous m'indiquerez... »

J'ajoute une phrase que je ne parviens pas à comprendre :

« Vous ne voulez rien avoir à faire avec moi, vous avez raison... »

Il a repris sa position, les pieds ballants au bord du quai. Il est vexé, je lui fais peur ou je le dérange, ou peut-être un mélange des deux. En tout cas, je ne l'effraie plus désormais, je l'importune. Il se retourne vers moi, me tend un prospectus et un crayon, Je griffonne l'adresse de mon hôtel et lui tend le bout de papier.

« S'il vous plaît... »

« Aucun problème, ce sera fait dans la journée. »

Elle s'éloigne sans savoir où mettre ses bras. Les femmes ne savent pas se promener les mains vides, à moins que ce ne soit la misère qui m'inspire, « Rien dans les mains, rien dans les poches » Bon, ce n'est pas vrai, seuls les riches peuvent se payer le luxe de se balader les mains vides, une carte de crédit ne pèse rien. Les nécessiteux se trimbalent toujours des plastiques improbables, des cartons mouillés, des sacs de couchage crasseux, ou des vélos rouillés. C'est curieux comme les pauvres s'encombrent, comme si d'encombrer déjà le reste du monde ne leur suffisait pas, ils se doivent d'entasser du rien, Je délire. Je vais être seul longtemps.

Elle a fini par choisir. Passée dans le dos, la main gauche serre l'avant-bras droit, cette posture interdit tout déhanchement. Elle se tourne vers la lagune, croise mon regard et disparaît.

Je tire de ma poche le petit roman d'Eri de Luca, il s'agit bien d'une photo, non pas d'une image, comme je l'avais cru auparavant, c'est un cliché en noir et blanc avec ce contraste un peu trop appuyé que l'on réserve généralement à cet usage, Axelle, prénom ridicule sorti d'une œuvre un peu vieillie de Pierre Benoit, je ne l'ai pas lue.

On reconnaît ses yeux, un curieux mélange de frayeur de d'étonnement, comme si la vie lui faisait peur, je ne suis pas sûr qu'on puisse parler d'extase. Comme dans les toiles du petit teinturier. C'est bien elle : Axelle.

L'image m'échappe et va se perdre dans la lagune. Un instant je la vois flotter dans les reflets du soleil levant. Alors je saute.

Je nage jusqu'à l'image que je coince entre mes lèvres. J'ai sauvé une icône. Je suis heureux. Le retour est plus délicat. Tous mes vêtements sont imbibés, et je songe à mon sac et mes sous restés sur le quai. Qui m'a vu tomber ? Personne. Le seuil est trop haut, les pierres trop lisses et trop humides, si j'appelle, je lâche ma prise. J'agrippe un pavé lisse, pas pour longtemps. Je pense à mes chaussures qui décidément ne passeront pas même un automne pluvieux, à mon costume indéfroissable et définitivement perclus dans une odeur de vase... Je vais me noyer.

Une main se tend par-dessus le quai, puis un visage, effrayé, étonné, c'est Axelle.

Accrochez-vous !

Je dégouline sur un quai de Venise avec son image entre mes lèvres. J'aurais peut-être préféré me noyer.

Il a l'air d'un chien mouillé. Il me tend la photo.

C'est bien la vôtre.

Vous l'aviez sur vous.

Vous n'êtes pas rentrée à votre hôtel.

Il faudrait qu'on se parle.

Elle me donne mon sac et marche à côté de moi, son image entre le pouce et l'index. Elle balance son bras comme pour la sécher, on dirait une petite fille jouant avec un message qu'il suffirait de secouer pour le déchiffrer. Ca me fait penser aussi à ces polaroids qu'il fallait agiter pour que la photo apparaisse. Sauf qu'elle est déjà là, avec un secret pour lequel les eaux de la lagune ne sont d'aucun secours. Elle s'arrête et la regarde.

C'est bien moi.

J'ai failli parler d'un effarement digne du Tintoret mais je me suis abstenu.

Il ne se plaint pas. Il m'a remerciée d'un mot puis s'est tu. Je lui emboîte le pas mais après tout, je pourrais m'en aller. Je devrais le faire.

Vous pouvez retourner à votre hôtel, mon appartement n'est pas loin et je ne voudrais pas vous obliger plus longtemps.

« M'obliger... » Il parle bien et se déplace facilement, comme si d'être trempé de la tête aux pieds ça ne lui faisait rien. Il a ôté sa veste et remonté ses manches de chemise, il ressemble à un vieil adolescent après un bizutage, une rigolade au bord d'une piscine.

Je m'appelle Paul. Je ne vous tends pas la main, c'est déjà fait, même que ça m'a sauvé... Et puis elle est encore humide.

Il sourit, ne me demande pas pourquoi je reste à l'accompagner, reprend son chemin le long de canaux. On arrive dans le ghetto.

Elle grimpe les six étages jusqu'à ma chambre. Ce sont les immeubles les plus hauts de Venise, C'est ici qu'on a appris aux juifs à s'entasser. La première leçon n'était pas si rude au regard des suivantes.

Elle dit qu'elle va m'attendre sur le palier le temps que je me change. Je ne sais pas ce que je vais en faire. J'y réfléchis sous la douche puis j'enfile la seule tenue dont je dispose, un vieux jean gris clair que j'avais glissé entre le sommier et le matelas comme un vieux garçon et un polo rouge un peu délavé mais de

bonne marque déniché dans une foire à tout de hasard. Je fais une irruption tonique sur le palier pour lui proposer un café en terrasse : Il faut qu'on parle.

Je suis déjà venu(e) à Venise ...

Moi aussi...

En couple.

Oui, à deux.

Et je comptais bien passer toute ma vie avec...

Moi aussi...

Vous savez, du coup, je n'attends pas grand-chose du reste de mon existence...

Moi non plus.

Je ne sais pas si je dois lui parler du reste, je botte en touche.

Cette image alors...

- Je ne comprends pas comment vous avez pu... -

- Une mendicante du côté de San Rocco, je vous l'ai dit. -

- Il ne devait plus exister aucune de ces photos... et puis je n'ai jamais communiqué.-

Elle reprend son souffle, le dévisage aussi, elle n'est pas sûre que je puisse comprendre la suite.

- Mes parents sont décédés dans l'incendie de leur appartement lyonnais pendant que j'effectuais ma retraite de communiant. -

Elle fait tourner son reste d'expresso dans la tasse comme si elle comptait lire dans le marc.

- Tous les tirages de cette image étaient chez eux, chez nous. Rien n'a pu être sauvé après le drame, ni objets ni documents. J'ai été recueillie par un oncle et je n'ai jamais voulu communier après. -

- Fâchée avec Dieu ? -

- Avouez qu'il y avait de quoi. -

Les sièges pliants de la terrasse sont assez confortables, on se croirait assis dans un matériel de camping des années 50, une toile grège tendue sur des montants



en bois. J'ai demandé un verre d'eau avec ma minuscule tasse d'expresso, je vais tout payer.

Je suis ravi d'offrir quelque chose à quelqu'un dans Venise ce matin.

Un jeune couple très élégant passe devant nous et grimpe en gloussant les marches d'un pont, main dans la main, suivi par un vieux en débardeur bleu. Il porte une grosse malle de voyage sur son dos. La leur. J'ai surpris le regard du jeune homme vérifiant que son bagage suivait, l'œil fixait bien la malle et non pas le porteur, celui-ci cependant vacille sous sa charge à chaque marche. J'ai envie d'aller gifler les deux petits cons qui se trémoussent pendant qu'un vieux trime à cause d'eux.

Venise se joue à pas d'homme, misère et servitude aussi donc.

Je croise les yeux d'Axelle écœurés pareil.

Je croise les yeux d'Axelle.

Je croise ses yeux.

Je m'y attarde un peu. Je crois qu'elle ne me parle plus de sa communion, je n'en suis pas certain, j'écoute peu sa bouche. Ses mots se perdent dans la sensualité des pierres, le bourdonnement des canaux et la bonne humeur des gens qui passent, je ne me concentre plus, ne comprends rien mais ressens tout, elle va s'en rendre compte, me trouver ballot, distrait, étrange, s'en affoler et partir. Je pourrai enfin reprendre où j'en étais: à rien ni personne.

Je suis assise dans un fauteuil de metteur en scène, j'ai envie de me retourner pour voir si c'est bien mon nom écrit sur le dossier. Le café est bon, la matinée s'étire, bientôt les filles vont se demander où je suis. Des jeunes mariés montent à l'assaut d'un pont, main dans la main et tout sourire. Ca me fait envie à moi qui ne suis ni jeune ni mariée. Un vieux type les suit de près, complètement plié sous une énorme malle qui lui broie le dos et le casse en deux. Il est avec eux ! Je le crois pas ! Il porte leurs affaires ! L'autre s'est retourné en haut des marches pour voir si son coffre suivait, c'est bien l'objet qu'il regardait, pas

l'homme... Ca me rappelle Bourvil dans la traversée de Paris, à la fin du film, sauf que Gabin est vieux aussi, et qu'il n'y a plus de porteur gare de Lyon...

Là, ça choque à mort. J'ai envie d'aller trouver la fille, de lui demander ce qu'elle lui trouve à son don juan, même pas trente ans et infoutu de porter lui-même ses affaires. C'est ça la puissance ? Merde !

Je croise les yeux de Paul éccœurés pareil.

Je croise les yeux de Paul.

Je croise ses yeux.

Voilà. C'est fini, je lui ai donné mon adresse à Avignon. J'ai dit exactement où j'habitais à un prochain clochard. Il doit quitter Venise bientôt. Il va peut-être venir déjeuner avec moi, un de ces jours place de l'Horloge à midi. Il ne sait pas s'il osera. Il a dit aussi que je devais me méfier de lui, parce qu'il n'accorde plus d'importance à rien, qu'il est ruiné et qu'il a bien l'intention de le rester.

Rester ruiné... Il m'a parlé d'un mini-vélo aussi et ça m'a bien fait rire.

Et me revoilà encore en train de pédaler, plus tôt que prévu. Peut être ne faudrait-il pas trop de bonheur quand on sait comment notre vie va se faire manger par la misère d'après. Peut-être devrait-on s'entraîner à stagner méticuleusement juste au dessus du désespoir. Je me rappelle de cette étude à propos des chômeurs dans l'Allemagne des années trente, Il était dit que parfois, la limite tangible entre une vie misérable mais normale et le sentiment de désespoir irrémédiable, c'était ce paquet de cigarettes que l'on pouvait ou non s'offrir à chaque fin de semaine. Mais je ne fume plus. A quoi s'accrocher donc ?

J'ai appris qu'on peut ne croire en rien mais fréquenter des lieux saints et collectionner des images pieuses, néanmoins. Je sais aussi qu'il en existe un trafic, on multiplie les icônes de communiants comme les petits pains, et que pour le coup, je n'y comprends rien... C'est drôle et absurde. N'empêche,

Axelle est dans ce train. Je viens de quitter la piazza Roma, et mon mini vélo attaque comme un endiablé le pont de la Liberté.

- Oh ! Regardez ! un type en vélo quitte Venise !
- C'est le même que lorsqu'on est arrivées !
- Il va moins vite que nous !

Le mot VENEZIA en blanc sur fond bleu disparaît sous mes yeux et ce drôle de vélo orange semble encore poursuivre le train pour quelques instants.

Nadia insiste :

- C'est bien le même vélo, j'en suis sûre ! Je rêve ou Axelle vient de faire coucou au cycliste ?
- Tu rêves.
- Ah bon...

